

Serena GENTILHOMME – Née à Florence, Serena Gentilhomme vit depuis bientôt un demi-siècle à Besançon, où elle a enseigné l'histoire du cinéma italien en qualité de maître de conférences à l'université de Franche-Comté.

Son premier roman fantastique, *Villa Bini* (Paris, L'Harmattan, 1997), associe surréalisme, érotisme et horreur, tout comme *Les Nuits étrusques* (Pantin, Naturellement, 1999). Elle a également écrit beaucoup de nouvelles, dont les plus connues sont « Main de gloire » (in *Solaris*, n° 135, novembre 2000), « Anywhere », in *Lilith et ses sœurs* (Montpellier, OxyMORE, 2001), « Profumo Rosso », in *Parfums mortels* (Malpertuis, 2007) et « Futures stars », in *Black Mamba* (décembre 2010). En mars 2011, les éditions Scudo ont publié la version italienne de *Villa Bini*. En juin 2012, la nouvelle « Lune d'absinthe » est sortie in *Ténèbres 2012* (Dreampress éd.).

Ses dernières publications sont « Kto ? », un court texte paru dans la revue québécoise *Solaris*, n° 188, automne 2013, « A.D. 3013 », in *Galaxies Spécial Italie* n° 26, janvier 2014 et « Orcus », in *Galaxies* n° 28, mai 2014.

Sa non-fiction *Circeo, Anatomie d'un massacre annoncé*, vient de paraître aux éditions Librinova (147 pages). Dans le même registre, un autre fait divers romancé, intitulé *Ce que ça fait de tuer*, est paru chez La Manufacture de livres, en septembre 2019.

[Bio-bibliographie parue dans *Lettres comtoises* n° 16, décembre 2021]

Serena GENTILHOMME, *Le bourreau du pape*, Paris, La Manufacture de livres, févr. 2022, 190 p., 16,90 € [n° 17].

Serena Gentilhomme, l'alter ego de James Ellroy ?
Rapprochement osé ?

Le romancier américain et la romancière franco-italienne, bisontine de cœur, ont en commun de ne pas rechigner à se plonger dans ce que notre humanité recèle de plus noir. Et c'est dans le réel de faits divers épouvantables qu'ils donnent matière à nous mettre en face de notre propre part d'ombre.

Alors *Quis es ?* Qui êtes-vous ? À l'instar de Giovanni Battista Bugatti « devenu légendaire sous le nom de Mastro Titta », qui demande à son confesseur de dire qui il est, c'est une question que l'on a envie de poser à Serena Gentilhomme, autrice de *Le bourreau du pape*. Qui êtes-vous, pour oser vous aventurer dans la psyché d'hommes tous plus monstrueux les uns que les autres ? Quelle veine sombre vous irrigue-t-elle, qui vous permet de vous coltiner pareilles histoires vraies ? Avez-vous votre propre *Dahlia noir* ?



Après *Circeo*, puis *Ce que ça fait de tuer*, deux récits tirés de faits divers en Italie, *Le bourreau du pape*. Un roman tristement d'actualité, bien que son action se déroule à cheval sur les XVIII^e et XIX^e siècles. Un psychopathe et sociopathe institutionnel – puisqu'il s'agit du bourreau attitré de l'État du Vatican, l'exécuteur des basses-œuvres de Sa Sainteté le Pape (de 1796 à 1865) – parle.

Mastro Titta, « un probe fonctionnaire », écrit Serena Gentilhomme, va mourir. Il se confesse, parfois avec jubilation, à Dom Ignatio Gianati, de la Compagnie de Jésus. Si la porte-parole du bourreau à l'article de la mort écrit noir, très noir, elle ne s'interdit pas de ponctuer son récit de touches d'humour... noir, très noir..., forcément.

Quant à Mastro Titta – dont il va être question dans ce roman à l'écriture aussi efficace que les pratiques du bourreau : « Dérivant sur la vague obscure qui sépare la vie de la mort, le vieillard à la mémoire immédiate défaillante insiste sur sa bonne foi qui l'a mené à l'abolition de son libre arbitre, sans se douter que le sommeil de sa raison a fait pire que produire des monstres... Il l'a métamorphosé en monstre. » (Préface, p. 15)



Tristement d'actualité... Un exemple ? Comme d'autres aujourd'hui, Mastro Titta hait la musique (p. 41) :

« Pourquoi cette aversion à la musique ?

Elle excite la lubricité et est propice aux péchés de la chair.

Mais la musique sacrée...

Elle est encore pire, car elle distrait du sacré lui-même. Mais nous ne sommes pas là pour parler mondanités, n'est-ce pas ? »

La romancière a fait un immense travail de documentation, pointilleux, pour ce roman que l'on pourrait qualifier d'historique, tant il est inscrit dans un contexte sociopolitique décliné par petites touches au cours du récit.

Le bourreau du pape est également et surtout une façon de nous dire, *Ecce Homo...* Regardez-le bien en face... Bouchez-vous les narines, ça pue. Bouchez-vous les oreilles, ça hurle. Quand vous n'en pourrez plus, détournez le regard... Mais le monstre n'aura pas disparu.

Seule la plume scalpel de Serena Gentilhomme pouvait disséquer avec maestria, proprement, Giovanni Battista Bugatti. L'humour parfois bienvenu de la romancière, même s'il est corrosif, allège la charge du récit. Il nous accompagne, avec quelques dommages quand même, dans cet univers où l'on parle de décapitation, de pendaison, de dépeçage des corps... Avec un luxe de détails sur les instruments utiles à ces besognes et sur le déroulé des cérémonies macabres légitimes, rien ne nous est épargné, pas plus qu'aux condamnés.

Dickens et Lord Byron ont assisté à des exécutions, sans donner le nom des bourreaux. Assister à des tortures ou à des exécutions, cela se faisait. Le bon peuple français se ruait en place de Grève, à Paris. Un loisir comme un autre ? Une aspiration humaine, trop humaine, à approcher la mort dans ce qu'elle a de plus laid ? Mastro Titta, à Rome, est sans illusions sur ses semblables (p. 49) : « Mais dès que la nouvelle de mon spectacle se répandit en ville, une foule immense se déversa devant la porte. Rapidement, toutes les gargotes du quartier regorgèrent de badauds, qui s'y amassaient hilares, joyeux et guillerets, comme s'ils assistaient à une fête. (...) ces braves gens célébraient le triomphe de la justice. »

À l'abri derrière nos divers écrans, ou dans le cas présent à l'abri d'un livre dont on tourne les pages parfois avec répulsion, souvent avec horreur, n'en sommes-nous pas les dignes ou indignes successeurs ?

Serena Gentilhomme donne l'identité de celui qu'elle va soumettre à la question, avec ses armes de romancière. *Mastro Titta* s'appelle en réalité Giovanni Battista Bugatti. Un monstre ? Non. Un besogneux. Un adepte du travail bien fait. Un homme pieux qui n'oublie pas de prier y compris pour ses victimes. Un homme de son temps. Un homme fier de lui. Il a été le bourreau du Pape, un chaînon important dans la défense d'un certain ordre et de certaines valeurs très catholiques.

La romancière le fait parler. Creuse au plus profond de son être. Reconstitue son histoire personnelle. Lui fait raconter par le menu les détails de ses exécutions. Les différentes techniques qu'il met en œuvre et les moyens dont il dispose. Tâcheron scrupuleux, artisan méticuleux, le bourreau a tenu le compte de ses victimes. Nom, prénom, crime commis, particularités, place dans sa liste de ses *patients*, au nombre de 516, que l'on retrouve dans un addendum glaçant en fin du roman. Le bougre, qui va mourir, aimait son métier de bourreau.

Serena Gentilhomme aime son métier de romancière. Son récit est troublant. Elle se fait le nocher de la barque de Charon pour nous conduire en enfer. Ou alors, puisqu'elle est une spécialiste de Dante, elle devient un Virgile au féminin, toujours en direction de l'enfer. Charon, Virgile... *Quis es ?* Qui êtes-vous ?

Dans ses trois derniers romans, l'Homme, nous dit-elle, même si nous refusons de le voir et de l'accepter, est parfois, aussi, CE monstre, que je fais vivre, penser et agir.

Celui qui nous occupe dans *Le bourreau du pape* sait faire preuve d'une sorte de poésie dans l'analyse chirurgicale qu'il fait du cou de ses *patients* – c'est ainsi qu'il les nomme (p. 22-



23) : « Tout au long de ma carrière, un seul coup d'œil au cou de mon patient m'a suffi pour que je sache, avec certitude, s'il va mourir comme un porc, comme un veau, comme un chien ou comme un rat – j'en passe et des plus nuisibles. »

Mastro Titta identifie donc une « encolure de lombric » ou, plus loin, « là où j'aurais pu m'attendre à une encolure de taureau, je trouvai celle d'un agneau sacrificiel ». Certains de ses patients, si on l'en croit, « avaient tous des encolures de volailles, allant du dindon à la pintade ». L'un d'eux, Vincenzo Bellini, « un bel homme, à la carrure athlétique et à l'encolure de chat sauvage » (p. 53), lui fait se souvenir qu'enfant il avait exterminé toute une colonie de ces nuisibles...

Il arrive même qu'un cou soit la madeleine de Proust de Titta (p. 64) : « Ce contact fit ressurgir un souvenir d'enfance qui devait me marquer à vie : j'avais 5 ans quand, pendant une chasse en forêt avec mon père, nous découvrîmes le cadavre d'une femme qui s'était pendue. Nous la connaissions de vue, c'était une servante des seigneurs de notre ville (...). En tout cas, au moment où la pécheresse s'était tuée, son ventre avait lâché son fœtus qui pendait entre ses cuisses souillées, étranglé lui aussi par son cordon ombilical. (...) je m'enhardis et touchai le cou du mort-né : on aurait dit un morceau de soie, fripée et visqueuse... »

Titta, partagé entre dégoût et fascination, raconte la pendaison d'Angitia (dont Gianati, le confesseur, serait l'anagramme ? Sachant que l'homme est également un castrat ? Encore une facétie de Serena Gentilhomme ?) ou d'Angitio, un ou une hermaphrodite au cou de « serpent : fin, flexueux et souple, comme celui de toutes les femelles » (p. 129).

Serena Gentilhomme le montre dans le récit dont elle fait accoucher son propre patient, Mastro Titta : ce dernier possédait en lui tout ce qu'il fallait pour devenir bourreau (p. 28) : « Je parlais même de prédestination. (...) mais, si ma vocation fut précoce, ce fut grâce à mon père qui (...) avait accès aux parties les plus secrètes de la prison, comme la salle de la question, où il lui arrivait de prêter main forte aux employés ou d'en remplacer un en cas de maladie. »

Certains talents se transmettent de père en fils. Certains talents d'écriture nous font sortir de notre *zone de confort*. N'est-ce pas l'intérêt de la littérature ?

Danièle Secrétant